

Univerzita Karlova

Filozofická fakulta

Ústav románských studií

Bakalářská práce

Ivona-Marie Szturcová

Banlieue française et sa quête d'identité à travers la littérature

Francouzské předměstí a jeho hledání vlastní identity prostřednictvím literatury

The French suburbs and its search for its own identity through literature

Praha 2021

Vedoucí práce: Mgr. Míla Janišová

Na tomto místě bych chtěla poděkovat paní Mgr. Míle Janišové za to, že mě přivedla k fascinujícímu tématu „literatury předměstí“ a že nade mnou bděla v průběhu psaní této práce. Nemenší díky patří mým nejbližším.

Prohlášení:

Prohlašuji, že jsem bakalářskou práci vypracovala samostatně, že jsem řádně citovala všechny použité prameny a literaturu a že práce nebyla využita v rámci jiného vysokoškolského studia či k získání jiného nebo stejného titulu.

V Praze, dne 18. května 2021

Ivona-Marie Szturcová

Klíčová slova (česky)

francouzská literatura, úloha literatury, literatura předměstí, francouzská předměstí, identita

Key words:

french literature, role of literature, urban literature, french banlieues, identity

Abstrakt:

Tato práce si klade za cíl zachytit představu francouzského předměstí očima dvou románů tzv. „literatury předměstí“. Oba tyto romány jsou napsány autory, kteří na předměstí žijí, nazírají ho zevnitř a podle jejich slov ho zachycují reálně, což se ovšem nedá říct o médiích, jejichž obraz předměstí údajně realitě neodpovídá. Klíčová otázka tedy vzniká právě z této třetí plochy – jaká je údajná reálná podoba předměstí a v čem je v rozporu s tou údajně nereálnou? Výchozím bodem této studie jsou nepokoje na francouzských předměstích v roce 2005, které byly v určitém ohledu bezprecedentní a přelomové. Analyzované romány byly vydány bezprostředně po těchto událostech, v roce 2006, zároveň jsou oba zasazeny do současnosti a reagují tak na aktuální dění. Korpus byl záměrně vybrán tak, aby si zachycená podoba předměstí co nejlépe časově odpovídala.

Abstract:

The aim of this thesis is to capture the picture of French suburbs by means of two novels selected from the urban literature. Both novels were written by authors who live in the suburbs, who perceive it “from the inside” and who proclaim their depiction as a real which is contrary to the media reflections which is pronounced to be inaccurate. Thus, the key question results from this friction – what does the real picture of French suburbs look like and why is it incompatible with the the media picture? Our point of departure are the French riots in 2005 that were in some ways crucial and without parallel. The selected novels were both published in 2006, immediately after the riots, and at the same time, they are both set in the presence; therefore, they react to the current events. Both novels were intentionally chosen to reflect the suburbs at the same time.

Table des matières

1. Introduction	1
2. Qu'est-ce que désigne la banlieue ?	2
2.1. Evolution de la banlieue depuis les années 1950 jusqu'à 2005	2
2.2. Émeutes en 2005 : date tournante	5
3. « Littérature de banlieue » : une étiquette trompeuse ?	6
3.1. De la littérature « beur » vers celle « de banlieue »	6
3.2. <i>Qui fait la France ?</i>	9
3.3. Pourquoi le label « de banlieue » peut induire une erreur ?	10
4. Analyse des romans choisis	11
4.1. Mohamed Razane : Dît violent	11
4.2. Faïza Guène : Du rêve pour les oufs	17
4.3. Récapitulation	24
5. Banlieue aux yeux de la littérature	25
5.1. L'espace des cités vu par les romans	25
5.2. Le « nous » : identité banlieusarde entre la volonté et nécessité	27
5.3. Sentiment d'infériorité	30
5.4. Emancipation de la banlieue : révolte ou lutte pour la reconnaissance ?	34
5.5. Entre la particularité et l'universalité	36
6. Conclusion	37

1. Introduction

Si on cherche la définition de la banlieue dans un dictionnaire, on trouve deux explications. Selon la première, la banlieue est une désignation neutre pour un « ensemble des agglomérations qui entourent une grande ville et qui dépendent d'elle pour une ou plusieurs de ses fonctions »¹. Selon la deuxième, les banlieues (au pluriel) sont synonymes des « communes suburbaines récentes, posant souvent des problèmes sociaux »². Il est intéressant d'observer ce glissement de sens, non seulement entre la banlieue au singulier et au pluriel, mais surtout entre la banlieue sans et avec une connotation socio-politique.

En effet, selon l'image médiatique, la banlieue est liée presque uniquement aux problèmes qui y sont présents. Si on fouille dans les archives des journaux français les plus populaires (Le Monde diplomatique, Libération, Le Figaro...), on se rend compte que la banlieue fait rarement référence aux zones pavillonnaires ou aux quartiers de bonne réputation. En revanche, dans la plupart des cas, elle est associée à la violence, aux émeutes, à la précarité du travail, au chômage de masse, à l'économie informelle, à la dégradation de l'espace public etc. Bref, la banlieue est très souvent utilisée à l'instar d'un synonyme des problèmes liés aux quartiers populaires relevés surtout après les émeutes qui y éclatent régulièrement.

Les émeutes qui ont suscité une attention exceptionnelle étaient celles de 2005. Et grâce à cette attention sans égale, à partir de ce moment-là on observe une émergence des romans dits de banlieue. Cette littérature est conçue par les écrivains qui disposent d'une perspective « de l'intérieur » sur la banlieue (car la plupart d'entre eux y vivent) et qui complètent la vision « de l'extérieur », c'est-à-dire par ceux qui n'habitent pas la banlieue et n'en sont que des observateurs et commentateurs (par exemple les médias ou les politiques). L'image proposée par la plupart des médias est selon les écrivains « de banlieue » trop simpliste et imprécise. Leur but est donc de raconter la banlieue d'une manière plus complexe.

Mon travail vise à explorer ce terrain « redoutable » de cette perspective alternative, c'est-à-dire, en se servant de romans de la littérature « de banlieue ». Quelle est sa position dans les romans ? Comment la banlieue influence-t-elle les personnages et leurs histoires ? Quel rôle occupe-t-elle et à quelle mesure son rôle est-il déterminatif ? Et enfin, si la littérature « de

¹ Dictionnaire Le Petit Robert, 2021

² Ibid

banlieue » représente une vue « du dedans » en quoi s'oppose-t-elle à la vision « de l'extérieur » ?

Afin de répondre à ces questions, je vais analyser deux romans de la littérature « de banlieue » et je vais chercher leur interprétation de la banlieue. En vue d'encadrer et de compléter cette vision interne, je vais tout d'abord examiner la transformation de la banlieue à la base du livre de Jacques Donzelot *La ville qui se défait* – de l'espace urbain suscitant de nouvelles espérances dans les années 1950 jusqu'aux quartiers dits sensibles (compte tenant que cette litote veut dire le contraire exact) qui explosent en émeutes de 2005. Puis, je vais me concentrer sur le problème de la littérature « de banlieue » pour donner le contexte aux deux romans choisis. Pour ce faire, je vais m'appuyer surtout sur les études de Alec C. Hargreaves qui est un spécialiste renommé de la littérature « beur ». Ensuite, je vais contester la dénomination « de banlieue » et les erreurs qu'elle pourrait induire. Finalement, je vais procéder à l'analyse des romans choisis, à savoir *Dit Violent* de Momahed Razane et *Du rêve pour les oufs* écrit par Faïza Guène. Tous les deux romans sont sortis en 2006 et sont donc ancrés dans la même époque. Tous les deux romanciers sont membres du collectif littéraire *Qui fait la France ?*, qui se déclare comme un ensemble des auteurs penchant pour la littérature fidèle au réel, et proclament ainsi que leurs œuvres ont une dimension extra-littéraire. Enfin, les deux écritures sont bien différentes en ce qui concerne le style et l'ambiance générale – si l'un propose une vision très violente, l'autre se distingue par la légèreté – et forment ainsi un corpus divers.

2. Qu'est-ce que désigne la banlieue ?

2.1. Evolution de la banlieue depuis les années 1950 jusqu'à 2005

La banlieue toujours occupait position contraire à celle de la ville. Tantôt négative, comme un lieu banni hors de la ville protégée par ses murailles, tantôt positive, comme un espace de fuite devant le bruit et la délinquance de la ville. Mais ce n'est qu'après la Seconde guerre mondiale quand la banlieue assume une fonction toute nouvelle. Après la guerre, les villes ne sont plus capables de satisfaire les besoins de logement salubre et ce sont les grands ensembles dans les périphéries qui remplacent l'habitat dans les villes historiques.

Les grands ensembles, construits dans les années 1950 et 1960, étaient destinés à la majorité des citoyens sans distinction de leur classe sociale. La fonction principale de cette nouvelle ville, s'opposant à la densité, le bruit et l'insalubrité de l'ancienne, était de proposer le logement attractif et uniforme. Un logement plus égalitaire donc, car les nouveaux immeubles

proposaient à tous les locataires plus ou moins le même appartement, alors que la ville historique, par le logement strictement hiérarchisé, relevait plutôt les différences entre les couches sociales.³ Construction de la nouvelle ville autour de l'ancienne, une anti-ville comme la désigne Jacques Donzelot, introduit non seulement un nouveau chapitre de l'urbanisme, mais aussi la volonté de créer une nouvelle société non-hiérarchisée au moyen de l'architecture, ou bien, comme l'a dit Thierry Oblet, « moderniser la société par l'urbain »⁴.

Néanmoins, après le premier enchantement du style de vie collectif dans les cités, on s'aperçoit de la disparition progressive des habitants, la résignation à la vie communautaire et à la maintenance de l'environnement. Ceux qui peuvent se donner le luxe de l'habitat individuel se déménagent dans les zones pavillonnaires en cédant leur place aux plus pauvres parmi lesquels un nombre croissant d'immigrés. En réalité, l'arrivée progressive des immigrés et la collision des traditions différentes contribuent à la tension entre les habitants, d'où résulte la séparation entre les groupes homogènes. La ville commence à se fragmenter et les cités se réduisent en espace de relégation des pauvres et des « minorités visibles »⁵. C'est à ce moment-là où la politique de la ville prend la parole est devient de plus en plus importante avant de s'institutionnaliser définitivement en 1990. Son objectif sera de réduire les écarts entre les quartiers. Les méthodes pour résoudre ce problème vont changer au fur et à mesure.⁶

La politique de la ville se concentre d'abord sur les habitants en s'appuyant sur la force des gens du coin et la vie associative. En ce moment-là on croit toujours à la puissance de l'urbanisme qui modernise la société, avec seulement une précision, qu'il faut accorder autant d'importance à la vie communautaire qu'à l'architecture. Cette stratégie paraissait prometteuse malgré la fuite progressive des classes moyennes. Pourtant la philosophie du développement social tenait dominante jusqu'aux émeutes en 1981 qui ont montré sa non-fonctionnalité.

Suite à la crise économique et la transformation de l'économie à un modèle « postfordiste » qui favorise « l'automatisation, l'informatisation et la délocalisation », les superflus perdent leur travail et comme ceux-derniers, les plus vulnérables de la société, sont concentrés dans les quartiers périphérique, ceux-ci subissent un chômage de masse.⁷ La

³ (Donzelot 2006)

⁴ Cité par Donzelot, 2006, page 44

⁵ Expression d'origine canadienne reprise par Donzelot, 2006, p. 47. Dans la *Loi sur l'équité en matière d'emploi*, cette notion désigne l'un des quatre groupes désavantagés au marché du travail qui est caractérisé de manière suivante : « Les personnes, autres que les Autochtones, qui ne sont pas de race blanche ou qui n'ont pas la peau blanche. » (<https://www.carrieres.gouv.qc.ca/acces-a-legalite-en-emploi/minorites-visibles-et-ethniques/>)

⁶ (Donzelot 2006)

⁷ (Bonelli 2005)

frustration découlant de l'impuissance éclate en émeutes de 1981. Par la suite, la politique change la tactique pour se concentrer sur la discrimination positive des quartiers concernés que le reste du territoire français traîne après soi. La nouvelle approche favorise la présence des « agents de l'État » dans les cités. Ces agents sont non seulement les professeurs, les policiers ou bien les postiers, qui tous jouent un rôle important de l'intermédiaire entre l'Etat et les gens, mais aussi les entreprises qui devraient aider à améliorer le taux de chômage. Cependant, ces tentatives, concernant successivement le social, l'économique, l'architecture se montrent inefficaces.

La déception des stratégies précédentes ratées, la défiance envers les habitants des quartiers et leurs capacités de gérer les problèmes eux-mêmes (avec un soutien de l'Etat), la conviction que les quartiers concernés n'évoluent plus à cause de leur isolement mènent à confier, paradoxalement, tous les espoirs dans la mixité sociale. Paradoxalement, car s'il y avait une certaine mixité sociale auparavant, elle est progressivement disparue au cours de la dernière vingtaine d'années. On se fixe alors sur l'idée de la cohésion sociale et la bonne influence des classes moyennes. Pourtant, ces idéales non-envahissantes basés sur la tolérance ne correspondent pas à la réalité dans laquelle l'État, en vue d'assurer la sécurité, fait des démarches qui ressemblent plutôt aux « reconquêtes des quartiers »⁸.

En définitive, malgré tous les efforts de 40 dernières années, on ne peut constater que l'échec de la politique de la ville, comme le souligne l'évaluation peu réjouissante de la Cour des comptes du décembre 2020 : « ...la Cour et quatre chambres régionales des comptes ont procédé à l'évaluation d'un des objectifs clefs de cette politique publique : l'attractivité des quartiers prioritaires autour de trois dimensions de la vie quotidienne : le logement, l'éducation et l'activité économique. En dépit des moyens financiers et humains déployés, cette attractivité a peu progressé en dix ans. »⁹

De surcroît, comme les problèmes économiques, politiques et sociales n'ont toujours pas trouvé la solution, la frustration du peuple augmente et déborde en émeutes grâce auxquelles la banlieue occupe pendant quelques semaines une « place d'honneur » à la une des journaux. Un cas significatif de ce phénomène sont les émeutes en 2005 auxquelles je voudrais me concentrer plus en détail dans le chapitre suivant.

⁸ (Bonelli 2005)

⁹ dans L'évaluation de l'attractivité des quartiers prioritaires, 2.12.2020, <https://www.ccomptes.fr/fr/publications/levaluation-de-lattractivite-des-quartiers-prioritaires>

2.2. Émeutes en 2005 : date tournante

Même si les émeutes éclatent régulièrement depuis les années 1980, celles en 2005 sont en quelque sorte premières de leur genre. Leur particularité réside dans l'expansion énorme hors de son foyer qui en fait un seul évènement, une seule émeute. Les émeutes qui ont commencé à Clichy-sous-Bois se sont répandues à près de 300 villes. Il faut noter que de nombreuses villes concernées n'étaient pas considérées en tant que « problématiques ».¹⁰

Quel est en effet le sens des émeutes ? Lapeyronnie parle de l'action collective qui vise avant tout à braquer le projecteur sur le collectif concerné et à faire voir son mécontentement voire frustration avec l'ordre des choses. En même temps, les émeutiers ne proposent pas nécessairement des revendications concrètes. La signification des émeutes dépendent donc des interprètes qui donnent voix à ceux qui n'en ont pas.¹¹

En conséquent, les émeutes suscitent des grands affrontements politiques et idéologiques qui sont encore plus exacerbés par les médias. Car, ceux-derniers, plutôt que de proposer le renseignement le plus objectif possible, fonctionnent pour la plupart d'entre eux plutôt comme des « caisses de résonance » qui « se content d'accélérer » au lieu d'être à l'origine.¹² Pour pouvoir donc mieux concevoir ce qui s'est passé dans les banlieues en 2005, Lapeyronnie fait appel à la nécessité de « partir d'une « intuition » favorable pour essayer de comprendre, de lire d'abord l'émeute comme une forme d'action collective et politique »¹³.

L'expression « violences urbaines » est souvent proposées comme un synonyme pour les émeutes. N'empêche qu'elle est fautive. Certes, les émeutiers s'expriment d'une manière violente mais cette violence possède les causes plus profondes. Même s'il y a quelques délinquant et chômeurs, la majorité des émeutiers appartiennent à la moyenne de la population – ce qui explique le fait que la plupart des émeutiers poursuivis par la justice n'avaient pas passé judiciaire – qui ne cherchent pas en premier lieu à s'enrichir ou à commettre des crimes. L'émeute est une action politique résultant du sentiment de la frustration. Et ceux qui ne participent pas directement aux émeutes expriment souvent leur compréhension.¹⁴

Les émeutes réagissent à une dégradation des relations avec l'ordre, se rebellent contre l'oppression grandissante et possèdent ainsi une dimension anti-policrière. Par ailleurs, outre les

¹⁰ (Lapeyronnie 2006)

¹¹ (Lapeyronnie 2006)

¹² (Bonelli 2005)

¹³ (Lapeyronnie 2006)

¹⁴ (Lapeyronnie 2006)

voitures et les entrepôts, les principaux objets de destruction étaient les établissements scolaires. La scolarisation est obligatoire pour les jeunes sous promesse de pouvoir ensuite aspirer à une meilleure condition sociale. Néanmoins, les élèves se rendent compte qu'en vérité la situation n'est pas si facile, que l'école ne garantit pas, malgré les promesses, l'ascension sociale. Il n'est donc pas tellement surprenant que les immeubles scolaire, lieux du quotidien de beaucoup de jeunes qui aggravent les sentiments de frustration de ceux-derniers, sont devenue « paratonnerres » de la colère des émeutiers.¹⁵

L'émeute est donc un « mouvement primitif » de la part de population qui ne dispose pas d'un représentant dans un système établi. Cette population « sans voix » est ainsi exclue de la société et cette exclusion liée à l'impuissance, aux conditions de vie dégradées et à l'absence de perspectives forment ensemble un mélange explosif. On pourrait dire que ces explosions apparaissent régulièrement depuis les années 1980. Néanmoins, les émeutes de 2005 ont montré que ces frustrations dépassent largement le territoire des « quartiers sensibles » et qu'il y a plus de Français qui se sentent « sans voix » qu'on ne l'avait pensé.

3. « Littérature de banlieue » : une étiquette trompeuse ?

À la « vue de dehors » proposée entre autre par la plupart des médias, pourrait s'opposer la littérature dite « de banlieue » qui propose au contraire la « vue de dedans ». En effet, la dénomination « de banlieue » vise à regrouper les écrivains qui sont nés ou ont vécu en banlieue et dont les œuvres sont fondamentalement marqués par cette-dernière. Néanmoins, ce phénomène littérature est en réalité beaucoup plus complexe et pour pouvoir le comprendre dans toute son ampleur il faut d'abord faire quelques remarques sur son prédécesseur, à savoir la « littérature beur ».

3.1. De la littérature « beur » vers celle « de banlieue »

La littérature « beur » désigne la production littéraire des auteurs issus des familles immigrées. La dénomination « beur » renvoi à la génération d'enfants d'immigrés dont la plupart venaient du Maghreb. Ces enfants sont souvent appelés « la deuxième génération des immigrés », néanmoins cela est selon Hargreaves considéré comme une désignation inexacte, parce que la majorité de cette progéniture a été déjà née en France et n'a pas migré elle-même. Le mot « beur » est dérivé du mot « arabe » par les procédés du verlan.¹⁶ Il a été inventé dans

¹⁵ (Lapeyronnie 2006)

¹⁶ Procédé argotique consistant à inverser les syllabes de certains mots, parfois en modifiant les voyelles. (Dictionnaire Le Petit Robert, 2021)

les années 1970 par ceux qui sont ainsi désignés, afin d'éviter l'appellation « arabe » qui est non seulement imprécise (car tous les immigrés de l'Afrique du Nord ne sont pas Arabes, il y a un grand nombre parmi eux qui est d'origine berbère) mais aussi implicitement péjorative. La notion est devenue plus connue avec la naissance du Radio Beur en 1981. Pourtant la véritable familiarisation n'est venue qu'avec la *Marche pour l'égalité et contre le racisme* en 1983 qui était vite dénommée comme la *Marche des Beurs*.¹⁷

C'est aussi le tournant qui marque la naissance de la littérature « beur ». Durant la même année, l'un des romans les plus connus de ce mouvement littéraire est sorti, à savoir *Le Thé au harem d'Archy Ahmed*, premier roman de Mehdi Charef. En fait, les premiers romans « beurs » ont paru déjà dans les années 1970, à l'époque qui est marquée par l'émergence d'un grand nombre des jeunes d'origine nord-africaine. Néanmoins, à cette époque-là ils étaient presque inconnus chez le grand public. Le changement est venu dans les années 1980 et, comme je l'ai déjà mentionné, l'expansion de cette littérature est étroitement liée au *Marche pour l'égalité et contre le racisme* en 1983. Après les Trente glorieuses, une période d'abondance qui a offert l'emploi aux nombreuses habitants des anciennes colonies françaises, la crise économique est venue et a attaqué particulièrement ceux qui étaient les plus fragiles – les immigrés et leurs enfants. Le taux de chômage augmentant, la rhétorique exacerbée de certains politiques et l'affrontement avec les forces de l'ordre débouchent sur cette manifestation qui revendique le retour vers l'égalité de tous les citoyens. Il s'agit ici de la révolte d'une génération qui se souvient encore du plein emploi et qui croit toujours aux promesses de la République.¹⁸ Ces événements ont suscité un vif intérêt public sur la question de vie des immigrés qui a permis aux nombreux écrivains traitant ce sujet de faire paraître leurs œuvres.

Même s'il est difficile de définir les sujets les plus traités dans ces œuvres, car ceux-ci sont bien divers, il y a certains motifs à relever. Outre la description de l'environnement dégradé des bidonvilles ou des banlieues, il faut souligner surtout le thème central autour lequel la majorité des romans circulent, c'est-à-dire la question d'une identité personnelle qui est tirée entre l'héritage culturel des parents et la culture différente du pays d'accueil.¹⁹

Si la popularité de la littérature « beur » doit à la *Marche pour l'égalité et contre le racisme*, la littérature « de banlieue » émerge après les émeutes en 2005. Un grand nombre des romans touchant la question de la banlieue est paru durant les années suivantes (parmi eux les

¹⁷ (Hargreaves 1997)

¹⁸ (Hargreaves 2014)

¹⁹ (Hargreaves 1997)

deux romans choisis pour ce travail qui sont tous les deux parus en 2006). Les romans concernés visent à montrer la banlieue de l'intérieur, par ceux qui l'habitent. Cette volonté est soulignée par le fait que la plupart des écrivains concernés sont issus de la banlieue et la vivent donc. La cité assume un rôle fondamental et il semble qu'elle efface, selon toute apparence, l'orientation vers l'origine de l'auteur. En effet, même si la plupart des auteurs ont les racines au Maghreb, ce mouvement littéraire est marqué par multiethnicité.

Quant aux sujets dominants, l'accent est mis sur un fort sentiment d'appartenance à la société française et à la volonté d'être reconnu comme le citoyen de la République, c'est-à-dire celui qui est égal aux autres. Contrairement à la littérature « beur », les protagonistes se s'occupent davantage de leur place dans la société française que sur l'identité individuelle, même si cette dernière n'a pas complètement disparue. Par ailleurs, les enjeux sont pareils entre les deux mouvements littéraires. L'inégalité sociale et ethnique, l'accès limité au marché du travail, le chômage, les problèmes familiales, l'habitation dégradée. Effectivement, le décor est resté le même.²⁰ Et paradoxalement, cette invariabilité du terrain est enfin ce qui produit une différence essentielle entre la littérature beur et la littérature de banlieue.

Alors que la première génération de descendants d'immigrés, malgré les conditions difficiles, alimentaient encore l'espoir dans un meilleur avenir, les générations suivantes, au contraire, toujours exclus du marché de travail et toujours en marge, ne croient plus qu'ils puissent améliorer leurs conditions et s'établir dans la société. Ce manque d'espérance est remplacé par la frustration extrême et progressive qui est symptomatique pour la « littérature de banlieue ».²¹

En somme, la littérature « beur » est considéré comme un prédécesseur de la littérature « de banlieue » pour plusieurs raisons. D'abord, les sujets traités par les deux mouvements littéraires se ressemblent, on pourrait même dire qu'ils sont pareils mais abordés de différentes perspectives. Si on prend pour exemple l'un des maillon de l'enchaînement entre les deux mouvements littéraires, à savoir le même terrain de banlieue, on peut remarquer que ce terrain assume un nouveau rôle dans la littérature « de banlieue ». Par son omniprésence et la façon dont elle détermine les personnages et leurs vies, la banlieue devient un décor fondamental voire « un véritable protagoniste ».²² Ensuite, la littérature « beur » se penche sur l'identité déchirée d'un individu, tandis que la littérature « de banlieue » examine plutôt le statut d'un

²⁰ (Cello 2011)

²¹ (Hargreaves 2014)

²² (Cello 2011)

individu à l'identité biculturelle dans la société. Ce glissement de perspective est d'ailleurs marqué dans les appellations même : on procède du « beur » qui met en avant l'ethnicité vers la « banlieue » qui relève le milieu socio-culturel. Ceci souligne également le message du collectif *Qui fait la France ?*.

3.2. *Qui fait la France ?*

En 2007, une dizaine d'auteurs « de banlieue » se réunissent afin de créer un collectif qui unirait des voix individuelles en un seul cri, plus fort. Ainsi est né le collectif *Qui fait la France ?* qui publie dans la même année un manifeste inclus dans un recueil de nouvelles appelé *Chronique d'une société annoncée*. Le jeu de mots qui permet la double interprétation du nom du collectif (« qui fait » et « kiffer ») est répété dans le manifeste même par la dichotomie entre « parce que » et « nous », les deux tournures qui introduisent les proclamations. Déjà ces indices visibles au premier aspect indiquent le message de ce cri collectif. Les auteurs de ce manifeste visent à remettre en cause l'idée de la littérature française actuelle qui, « égotiste et mesquine, exutoire des humeurs bourgeoises », occupe le champ culturel en l'enfermant devant ceux qui veulent l'enrichir. Ceux-derniers, ce sont eux, les auteurs de la périphérie qui se sentent coupé de l'imaginaire public qui devrait appartenir à tous. Et encore, au sens plus large, c'est même l'identité française qui est mise en question. La France, selon les auteurs, ne s'accepte pas telle qu'elle est en réalité, c'est-à-dire dans toute sa diversité. En revanche, elle se définit uniquement par son histoire en suivant les idéales du passé. Le collectif veut donc braquer le projecteur sur ceux qui sont sans voix, qui vivent dans la marge de la société française. Il désire de compléter l'image de la France pour redéfinir son identité.

« Parce que, catalogués écrivains de banlieue, étymologiquement le lieu du ban, nous voulons investir le champ culturel, transcender les frontières et ainsi récupérer l'espace confisqué qui nous revient de droit, pour l'aspiration légitime à l'universalisme »

« Parce que ce pays, notre pays, a tout pour redevenir exemplaire, à condition qu'il s'accepte comme il est, et non comme il fut ; »

« Nous, enfants d'une France plurielle, voulons promouvoir cette diversité qui est un atout et une chance pour demain, une force collective... »

Les « parce que », décrivant le réel insatisfaisant dans lequel les auteurs vivent et qui les pousse vers l'envie d'agir, sont suivis par les « nous » qui relèvent « les identités mêlées » des « fils de France » qui font face à « l'arrogance des nantis face à nos cris de détresse ». Enfin, la série des proclamations est conclue par « **Ensemble**, nous existons. » qui souligne

l'aspiration principale de ce collectif, à savoir l'universalité. Si les auteurs relèvent la mixité culturelle et ethnique et qu'ils s'efforcent de donner la voix aux ceux qui n'en ont pas, cela ne veut pas dire qu'il se battent uniquement pour les minorités ethniques et pour les cités. En vérité, ils s'adressent à tous les citoyens qui se sentent omis et invisibles.

3.3. Pourquoi le label « de banlieue » peut induire une erreur ?

Précédemment, j'ai remarqué que la dénomination « de banlieue » désigne des écrivains qui sont nés et/ou vivent dans la banlieue et qui décrivent la particularité de ce milieu socio-culturel. Cependant, il est évident que les auteurs du collectif *Qui fait la France ?* comprennent le signe « de banlieue » comme une mise au ban. Et ce n'est pas seulement le cas des membres du collectif. Pourquoi refusent-ils cette étiquette ? Pourquoi la conçoivent-ils comme une assignation ? Et au surplus, en quoi est-elle confusante ?

Je n'aspire pas ici à embrasser la totalité des opinions d'artistes « de banlieue ». Je ne fais que reprendre quelques remarques et contradictions sur ce sujet proposées par les auteurs mêmes. Concrètement, je m'appuis ici sur les propositions de Faïza Guène exprimées dans des nombreux entretiens et sur le film documentaire *Nos Plumes*²³ qui donne parole aux cinq artistes pourvus de ce label, parmi lesquels trois romanciers (Faïza Guène, Rachid Djaïdani, Rachid Santaki) et deux bédéistes (El Diablo, Berthet One).

D'abord, tous parlent de la discrimination intellectuelle basée sur les origines sociales. S'ils étaient invités à la télé (on parle surtout de la période après les émeutes 2005) les questions que leur ont été posées concernait plutôt la vie en banlieue que littérature. Les auteurs assignés d'une étiquette « de banlieue » étaient réduits aux riverains des quartiers exotiques. La désignation « de banlieue » ne relève qu'un aspect, un aspect important, certes, mais, au bout du compte, ne bloque-t-il pas une meilleure compréhension des œuvres littéraires ? Rachid Djaïdani remarque sur ce sujet : « *Il y a quelque chose d'intéressant dans ce type de littérature avec mon pedigree d'auteur... à quel moment le lecteur se laisse emporter vraiment dans l'imaginaire et à quel moment il s'empêche d'aller plus loin que la condition sociale de l'auteur.* »²⁴

Néanmoins, si on compare l'envie des auteurs « de banlieue », non seulement du collectif *Qui fait la France ?* d'ailleurs, de propager l'image de la banlieue plus fidèle à la réalité, avec le désenchantement face à l'étiquette qui leur est donnée, on s'aperçoit de

²³ Film réalisé par Keira Maameri en 2016.

²⁴ *Nos Plumes*, 37ème minute

l'attitude ambiguë. D'un côté, ils sont fiers de leur appartenance, de l'autre ils n'en veulent pas être jugés à priori.

En effet, il y a une certaine ambiguïté dans l'attitude des auteurs envers la représentation ou non-représentations d'un certain milieu social. Pour reprendre l'exemple de Faïza Guène, d'un côté, elle se sent déchirée entre la volonté de « répandre les petites vérités », et de l'autre, elle ne veut pas assumer le rôle de la porte-parole de banlieue. Elle ne se sent pas autorisée par ces habitants-là pour parler à leur nom. Selon ses mots, sa mission principale, c'est de divertir les gens. Et en ce qui concerne l'engagement, exprimé d'ailleurs dans le manifeste de *Qui fait la France ?*, c'est-à-dire proposer une autre perspective, donner la voix aux « sans-voix », ce n'est qu'un plus. Encore une fois, ceci n'est qu'une attitude individuelle qui n'est pas forcément partagée par les autres. Toutefois, s'il y a une dimension extra-littéraire dans ces romans, exprimée entre autre par le collectif *Qui fait la France ?*, elle ne devrait pas surmonter la motivation fondamentale des écrivains, à savoir envie d'écrire. Toujours est-il que le collectif mentionné est avant tout littéraire et non politique. Comme l'affirme Djaidani : « *J'écris parce que je veux exister.* »²⁵

La stigmatisation est comparable à celle que vivaient les auteurs « beur ». Ce qui change, ce sont les critères de classement ; on passe de la catégorisation ethnique à la nomenclature basée sur le statut social. De nombreuses dénominations alternatives ont été proposées pour éviter le label stigmatisant. Néanmoins, je voudrais relever une qui n'était pas encore citée dans les textes scientifiques. À la question comment voudrait-elle qu'on désigne son œuvre, Faïza Guène propose une « littérature populaire ». À mon avis, celle-ci est bien trouvée.

4. Analyse des romans choisis

4.1. Mohamed Razane : Dit violent

Le « dit violent » est le protagoniste du roman – Mehdi, un jeune homme âgé de dix-huit ans, fils du père violent qui l'a nourri de son agressivité dès la petite enfance et de la mère qui se fait « humiliée parce qu'elle ne sait pas se rebeller »²⁶, entouré du monde odieux, enfermé dans le brouillard de l'incompréhension omniprésente. Pour percer ce brouillard, pour sortir enfin de la frustration, Mehdi a décidé de faire un acte radical – venger son ami et ôter la vie à ceux qu'il regarde comme les ennemis, en gardant la dernière bulle pour lui-

²⁵ Expression de Rachid Djaidani dans le film *Nos Plumes* (19ème minute).

²⁶ (Razane 2006, 70)

même. Mais avant cela, il sent une nécessité de partager son histoire qui pourrait être « celle de beaucoup de gens qui pètent les plombs »²⁷. On verra que cette mise en relation entre sa propre histoire et l'histoire des gens qui l'entourent est un élément important de son récit.

Souffrance : enfant affamé d'amour

Elevé par le père violent qui n'a pas montré que la haine d'origine inconnue et la violence exécutée sur son fils, et la mère malheureuse qui n'est pourtant pas capable de prendre acte et sortir de son chagrin, Mehdi souffre de manque d'amour et de reconnaissance.

*« Aussi loin que je me souviens, jamais on m'a dit qu'on était fier de moi, qu'on m'aimait, jamais. »*²⁸

Il ignore l'histoire de ses parents et de leur relation peinée, il ne sait pas pourquoi son père le hait tellement, n'empêche qu'il éprouve un sentiment d'être mal.

*« Je suis mal et la société humaine m'enforce encore plus parce qu'elle ne veut pas de moi. J'ai grandi comme j'ai pu, j'ai été nourri avec de la boxe et dressé à coups de violence paternelle. »*²⁹

Ce motif du secret familial qui passe d'une génération à l'autre sous silence, se répète dans l'histoire d'un autre personnage – un ami proche de Mehdi, Zacarias. Lui aussi ressent une certaine force invisible, et pourtant omniprésente, qui déchire sa famille. Une blessure qui a été oubliée ou plutôt poussée au fond de l'esprit familial, vers l'inconscient.

*« Zacarias... est né en France, mais il ressent au plus profond de lui cet arrachement que le reste de sa famille traîne encore, vingt et un ans après, comme une déchirure, une plaie ouverte qui rechigne à cicatriser. »*³⁰

Mehdi se raconte donc comme un enfant blessé, un enfant qui n'a connu qu'une haine du côté de son père et une figure éloignée, mal accessible, de sa mère. Comme s'il y avait une barrière entre lui et ses parents, entre lui et le passé dont il est enfant. Cependant, il ne s'agit pas d'un ressentiment singulier qui soulignerait l'exceptionnalité de Mehdi. Sur l'exemple de son ami Zacarias, le protagoniste souligne l'annonce dans l'incipit – au moyen de sa confession il montre aussi l'histoire des autres.

Confus dans l'âme : enfants abandonnés face au monde obscur

²⁷ (Razane 2006, 17)

²⁸ (Razane 2006, 19)

²⁹ (Razane 2006, 21)

³⁰ (Razane 2006, 85)

Outre qu'il a le père violent et la mère soumise qui n'a pas assez de courage pour se rebeller et pour sortir de sa dépression, Mehdi ne voit autour de lui que des relations échouées qui ne prennent donc pas de sens :

« Dans mon bloc je n'entends que des couples qui se prennent la gueule, qui se tapent dessus, à se demander pourquoi une femme et un homme se foutent ensemble si c'est pour se faire du mal et souffrir. »³¹

Il ressemble à un enfant perdu dans un monde inintelligible. Et en même temps, il n'y a personne qui pouvait l'expliquer à lui et à ses pairs, aux enfants confondus. Ce poste de « commentateur du monde » devrait être assumé par les parents. Néanmoins, il reste inoccupé car ceux-derniers sont soit imprégnés de la haine, soit faibles et incapables d'assumer leur rôle, ou bien absents. De même est-il pour un autre ami de Mehdi, Pascal, fils du père qui a abandonné sa famille et de la mère qui n'arrive pas à s'en remettre :

« Il voudrait claquer sa mère pour la sortir de sa léthargie, qu'elle trouve le courage d'escalader l'abîme dans lequel elle s'est plongée et qu'elle assume enfin son rôle de mère. »³²

L'autorité institutionnelle, qui devrait, au cas échéant, remplacer l'autorité des parents, n'est pourtant pas plus fructueuse. Les professeurs en tant que les « agents sociaux » échouent aux yeux de Mehdi, parce qu'il ne peuvent pas ou ne veulent pas comprendre l'arrière-plan de la soi-disant violence des élèves :

« A l'autorité paternelle s'est substituée l'autorité institutionnelle. C'est ainsi qu'à seize ans Zacarias a été définitivement viré de l'école. Les profs ne cherchent pas à comprendre pourquoi un gamin est turbulent, la réponse est systématique, une réponse facile et en complet décalage avec la complexité du problème... Un enfant dit terrible est toujours un enfant terriblement en souffrance. »³³

Mehdi explique davantage ce problème en livrant sa propre histoire :

« J'étais largué, je ne comprenais rien à ce qui se disait, si bien que j'ai fini par me reléguer au dernier rang sous l'indifférence totale du prof... De temps en temps je foutais la zone pour faire vivre cette putain de classe, qu'il y ait un peu d'animation quoi, et peut-être aussi pour qu'on prenne acte de mon existence !... Et comment tu veux te sentir en sécurité quand tu vois le prof à

³¹ (Razane 2006, 30)

³² (Razane 2006, 118)

³³ (Razane 2006, 74)

la limite de s'uriner dessus parce qu'un lascar fait un peu de bruit à sa façon. »³⁴

Ainsi, les jeunes sont abandonnés et laissés à eux-mêmes. Et ils ne respectent pas les autorités qu'ils devraient respecter parce qu'ils sentent que ces-dernières ont peur. Cela pourrait être interprété comme une logique de la rue où le respect est imposé par la force musculaire surtout. Mais il y a aussi une autre dimension ; celle de la faiblesse des adultes qui ont peur d'affronter le monde violent et qui laisse la génération à venir à elle-même pour qu'ils l'affrontent comme ils peuvent.

« Comment se protéger de la violence des autres lorsqu'on sait que les adultes, ceux qui sont censés nous protéger, ont peur ? »³⁵

Aux autorités disparues se substitue la rue :

« La rue a remplacé désormais ce daron ou plutôt ce qu'il peut représenter psychologiquement pour un enfant. »³⁶

Il n'y a pas de modèles qui proposeraient l'explication et qui montreraient les autres possibilités. Alors, cet enfant nourri de la haine et de la confusion devient un enfant violent ou « dit violent ». Cependant, la réponse n'est-elle pas inique ? La violence, n'est-elle pas mutuelle ? Mehdi porte plainte contre la violence du système :

« On me dit violent, mais qu'en est-il de ce système de merde dans lequel on vit ? Un système qui compte parmi les premières puissances économiques du monde tandis que dans mon immeuble HLM c'est le tiers-monde voire le quart-monde, plus de la moitié des parents sont au chômage... ce n'est pas violent, ça ? »³⁷

Dans le brouillard

L'incompréhension, la manque d'amour et l'autorité absente font ensemble quelque-chose qu'on pourrait désigner comme un brouillard et que le narrateur définit comme « une armée de nœuds » :

« Ma tête est prise en otage par une armée de nœuds que je n'arrive pas à défaire... »³⁸

³⁴ (Razane 2006, 75)

³⁵ (Razane 2006, 76)

³⁶ (Razane 2006, 74)

³⁷ (Razane 2006, 37)

³⁸ (Razane 2006, 20)

Précédemment, j'ai relevé le défaut de compréhension au niveau de la famille qui traîne derrière elle un certain trauma indéfini et inexprimé. J'ai fait même allusion à la méconnaissance de ce qui se discute à l'école, de quoi s'agit-il et à quoi ça sert, qui est doublée par les profs qui « ne cherchent pas à comprendre »³⁹. Enfin, il y a l'incompréhension qui concerne la langue elle-même. La seule langue dont la mère de Zacarias parle est l'arabe, alors que la première langue de son fils est le français. Sa langue maternelle n'est pas celle de sa mère, c'est celle de son pays. De ce fait, quand Zacarias lui veut expliquer quelque chose de délicat il rencontre des problèmes. D'ailleurs, le fait que sa copine est Gauloise qui ne parle pas arabe et qu'elle pourrait éventuellement devenir une belle-fille de sa mère, intensifie l'embrouillement :

« Mais comment expliquer tout cela en arabe, seule langue que sa daronne comprenne et dont la maîtrise lui fait défaut ? Comment lui expliquer qu'il fréquente une Gauloise, une probable future belle-fille dont elle ne connaît ni la langue ni les us et coutumes, sans éveiller de nouvelles inquiétudes ? C'est l'incompréhension totale... »⁴⁰

Cet environnement chaotique, dans lequel Mehdi et son compagnon, voire les autres qui leur ressemblent, vivent, est inquiétant ou même angoissant. Mehdi décrit cette angoisse, cet isolement intérieur, très expressivement en se comparant avec un lion dans une cage :

« ...dans ma barre de béton, je pète les plombs. J'ai une drôle d'impression, l'impression que tout part en vrille dans ma tête, que je débloque, cloîtré dans mon bloc. Je suis comme un lion qu'on enferme dans une cage et qui se met à tourner, je fais des allées et venues sans cesse en devenir dingue, fou, à m'en taper sur quelqu'un, à cogner les murs de ma piaule faute d'existence à vivre. »⁴¹

La manque d'espoir borne cet espace de détresse et crée un certain isolement intérieur, qui se reflète dans l'extérieur ; Mehdi se sent bloqué dans son « bloc », sa « barre de béton » est son prison qui lui prive de la vie. De cet emprisonnement est née la frustration qui mène jusqu'au déséquilibre mentale.

Tendresse : le phare dans la brume ?

Si le monde dans lequel Mehdi vit est sombre et triste comme la brume, il y a aussi un phare représenté par Marie, la dulcinée de Mehdi. À la première vue, les deux amants habitent deux mondes complètement différents. Marie vient de Normandie, elle enseigne la sociologie

³⁹ (Razane 2006, 74)

⁴⁰ (Razane 2006, 84)

⁴¹ (Razane 2006, 19)

à l'université et habite à Paris dans le 11^{ème} arrondissement, d'ailleurs, elle a le double de son âge. Néanmoins, sous cette enveloppe se cache un vécu pénible :

« Elle m'a raconté son enfance et son adolescence en Normandie, dans un bled à la campagne, non loin de Cherbourg... Elle n'aime pas trop y retourner, de mauvais souvenirs l'accablent. Un accident de voiture à quinze ans, son oncle, le frère à son père, était au volant... Elle n'aimait pas cet oncle, il l'avait violée pendant des années et elle avait peur de le dire à ses parents... Elle s'en était sortie avec trois jours de coma et une angoisse au réveil, la sensation d'un corps qui étouffe sous une eau qui l'envahit. Une angoisse qui l'accompagne dans la vie, une phobie des bains... Les médecins avaient pronostiqué qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfants. »⁴²

Mehdi qui se plaint de l'injustice qui lui est faite par les autres – racisme, faux-jugement, condamnation selon l'apparence – a ses préjugés lui aussi. S'il croyait d'abord que Marie ressemblait à ces femmes entre deux âges qui cherchaient l'aventure, il admet maintenant son erreur. L'expérience de la souffrance, qu'ils ont tous les deux, les rapproche et permet en même temps de partager ce qui est le plus intime. Et Mehdi exprime son admiration pour Marie, ou plus précisément pour son combat courageux contre la détresse :

« Putain, quelle femme ! Comment fait-elle pour ne pas porter toute cette merde sur le visage ? A la regarder, on pense qu'elle a vécu en milieu protégé, à l'abri des duretés de la vie. Qu'est-ce qu'on peut être con des fois à juger les gens sur leur apparence ! »⁴³

La tendresse, l'acceptation et la compréhension font de Marie une « âme sœur » chez laquelle Mehdi trouve refuge et réconfort :

« Ah Marie, ma douce, mon absente, mon absinthe, aide-moi à fuir la chétane. »⁴⁴

De même, « poète Zacarias », qui apporte lui-aussi de la douceur et de la poésie dans l'âme dolente de Mehdi, est, possiblement pour cette raison, son meilleur ami qui occupe une place inestimable dans son univers.

Ta rage, c'est ton envie de vivre ⁴⁵

⁴² (Razane 2006, 52)

⁴³ (Razane 2006, 53)

⁴⁴ (Razane 2006, 128)

⁴⁵ (Razane 2006, 65)

Depuis son enfance, Mehdi a succombé aux coups de son père, il a eu peur, il a évité son géniteur tant qu'il a pu. Mais à un moment donné quelque chose s'est débloqué et Mehdi a lâché involontairement les rênes alors que la « bestiole » les a prise :

« Je crois que c'est la bestiole nichée dans ma tête qui a pris les commandes de cette machine à boxer qu'est devenu mon corps...Mes poings se sont mis à frapper rageusement et instinctivement sur la gueule du daron. Plus je frappais et plus la bestiole s'excitait. »⁴⁶

La rage est l'une des manières pour sortir la souffrance et la haine. Le ressentiment se transforme en force agissante qui s'habille en bestiole. Cette transmission est montrée en détail sur l'exemple du parricide.

Petite remarque sur la narratologie :

Jusqu'au l'avant dernier chapitre, le protagoniste est aussi le narrateur. Le récit prend une forme d'un monologue que le protagoniste mène avec lui-même. Néanmoins, à la fin du roman, le protagoniste dépose la plume et passe de la réflexion à l'acte. Le narrateur homodiégétique est remplacé par l'hétérodiégétique :

« Saisi par son idée fixe, Mehdi prend la direction de sa Uno d'un pas définitivement décidé. »⁴⁷

Cet échange déstabilise le lecteur qui désormais n'a plus accès aux pensées du protagoniste et n'est donc pas capable d'anticiper la fin de l'histoire. Il accentue aussi la fin ouverte qui laisse entendre plusieurs dénouement imaginables.

4.2. Faïza Guène : Du rêve pour les oufs

La protagoniste du deuxième roman étudié, Ahlème âgée de 24 ans, est une grande rêveuse. Elle passait son enfance en Algérie où elle vivait avec sa mère, profitant de deux semaines par an pour voir son père qui a travaillé en France comme un ouvrier. Après la mort de sa mère, à l'âge de 12 ans et avec son petit frère Foued dans les bras, elle quitte sa patrie pour rejoindre son père. Néanmoins, quelques années plus tard, suite à une lésion grave du cerveau après un accident au chantier, ce dernier n'est plus capable de se charger de ses enfants et le rôle de la tête de la famille passe à Ahlème. Elle porte son fardeau sans se plaindre et se réjouit des rares « arc-en-ciels », des petits bonheurs qui surviennent de temps à autre. Tenant un monologue avec elle-même, elle propose au lecteur son histoire pimentée par l'ironie et le

⁴⁶ (Razane 2006, 26)

⁴⁷ (Razane 2006, 161)

sens de l'humour aimable auquel elle soumet le monde qui l'entoure. Tout cela en restant protectrice de ce qu'elle porte dans son nom, à savoir le « rêve ». ⁴⁸

Besoin du rêve : laissez-moi respirer, laissez-moi rêver !

Fidèle à son nom, *Du rêve pour les oufs* laisse en effet une place fondamentale à la rêverie. Ahlème rêve de l'amour, Tantie Mariatou des États-Unis, alors que les cousins en Algérie rêvent d'une vie meilleure en France :

« Je voudrais dire que là-bas, en France, ce n'est pas ce qu'ils croient, qu'à travers cette fenêtre déformante qu'est la télévision, ils ne sauront rien de réel. » ⁴⁹

Tous ces rêves sont en quelques sorte naïves et vaines. Pourtant, l'idée de l'idéal fait place à l'espoir et cette dernière, au bout du compte, rend le quotidien plus supportable. À sens inverse, la manque du rêve induit la manque de l'espoir qui est d'ailleurs observable surtout dans le premier roman analysé. Néanmoins, le rêve gâché et ses conséquences apparaissent même dans ce roman sur l'exemple du frère d'Ahlème. Foued pense suivre une formation en sport-études et consacrer plus de temps au football. Néanmoins, la conseillère refuse de réaliser cette aspiration en la jugeant irréaliste et avec un succès peu probable.

« Foued a été exclu du système scolaire parce qu'on a condamné d'avance son rêve. » ⁵⁰

Les autorités qui n'encouragent pas les jeunes dans leurs rêveries causent la rupture entre ceux-derniers et leur avenir espérée. Ajoutons encore un autre exemple du rêve perdu. Celui-ci concerne Didier appelé Cafard, ami d'enfance d'Ahlème, qui fait maintenant partie des « grands » en bas de l'immeuble. Les « grands » passent leur temps dans le « bloc 30, le lieu à haut risque du quartier, là où les gens ont peur d'aller normalement » ⁵¹. Cependant, Ahlème ne considère pas ces hommes comme les personnes qui mériteraient le mépris car « les ordures ne traînent pas dans le hall du bloc 30. Les vrais pourris, assis dans des fauteuils confortables, décident *qui va traîner dans ce hall du 30.* » ⁵² Elle montre que l'un parmi eux, dans les jours passés qu'il a déjà presque oublié, avait même ses rêves :

« Il avait des envies, des rêves et ce genre de trucs... Il ne se souvient sûrement pas de me l'avoir dit, il voulait faire du bateau, ceux avec les voiles

⁴⁸ Le nom Ahlème veut dire « rêve » en arabe.

⁴⁹ (Guène 2006, 146)

⁵⁰ (Guène 2006, 130)

⁵¹ (Guène 2006, 104)

⁵² (Guène 2006, 107)

*blanches... Seulement, Didier, il pensait qu'il ne pourrait jamais faire du bateau parce qu'à Ivry, il n'y a pas la mer. »*⁵³

Le rêve est donc malgré sa naïveté un élément important. Outre qu'il garde en vie l'espoir qui combat l'isolement, il rapproche les personnages souvent méprisés voire diabolisés de l'humanité.

Dans l'attente d'un arc-en-ciel : le combat continu pour la reconnaissance

Visiteuse régulière de l'intérim, Ahlème gagne sa vie par les petits boulots. C'est une vie privée de régularité et d'assurance. En outre, l'incertitude est encore plus renforcée par le fait que ni Ahlème ni son frère, étant tous les deux nés en Algérie, ne sont pas les citoyens français et ils vivent donc sous la menace d'exclusion.

*« ...nous marchons à cloche-pied dans ce bled, car on doit se faire discrets, on n'est pas nés là. »*⁵⁴

Être discret, ce n'est pourtant pas toujours facile, surtout pour Foued, frère d'Ahlème, qui a 15 ans et qui n'aime pas voir sa sœur aînée « *tafer comme une chienne... toujours en train de courir pour gratter de l'argent par-ci par-là* ». ⁵⁵ En même temps, il ne comprend pas comment l'école puisse améliorer leur situation si « *ceux qui sont allés à l'école, ils ont pas de taf de toute façon.* » ⁵⁶. En conséquence, il ne fait plus d'effort à l'école, il y commence à se montrer comme « insolent », « irrespectueux » et « violent » et il risque d'être déscolarisé. De surcroît, pour faire les pas plus concrets vers la sortie du misère, il se livre au travail dissimulé. Ahlème, qui en même temps montre une certaine compréhension car elle aussi a quitté l'école avant de la finir, en position de celui qui veille au bonheur de la famille, décide enfin de ramener Foued en Algérie pour lui montrer que la vie dans leur patrie est peut-être encore plus difficile :

*« ...des enfants du bled, des mecs de la débrouille... ils souffrent mais ils se démerdent et souvent ne se plaignent pas. »*⁵⁷

Et pour lui inculquer qu'il ne faut pas renoncer la bataille quand les conditions sont plus difficiles :

*« On doit se battre deux fois que les autres, c'est vrai ! »*⁵⁸

⁵³ (Guène 2006, 107)

⁵⁴ (Guène 2006, 107)

⁵⁵ (Guène 2006, 98)

⁵⁶ (Guène 2006, 99)

⁵⁷ (Guène 2006, 147)

⁵⁸ (Guène 2006, 99)

Parmi les obstacles, entre autres, les affronts de la part de la police. Ahlème fait plusieurs remarques à compte des policiers et raconte aussi un incident épisodique qui est arrivé à Papa Demba, mari de Tantie Mariatou :

« J'ai été interpellé par la police tout à l'heure ... ils ont vérifié mes papier, comme d'habitude, contrôle de routine, quoi... bon, et puis alors, quand ils m'ont laissé repartir, ils ont dit en riant entre eux : « Allez va, gibbon ! » ... Papa Demba, le gibbon en question, est professeur de mathématique dans un lycée à Vitry-sur-Seine ... Quand les keufs lui demandent d'où il sort, il répond qu'il sort du lycée parce qu'il est professeur. »⁵⁹

Plus tard dans le roman, et dans une situation différente, la narratrice remarque :

« Mais je ne lui demanderai jamais d'où il vient, même si je deviens une habituée de ce café, parce que c'est un truc qui ne se demande pas. »⁶⁰

Bien qu'elle laisse échapper de temps en temps des morales pareils, Ahlème est loin de se sentir supérieure aux autres. Bien au contraire, elle ne considère ni elle-même ni son histoire comme extraordinaire. Même tenir le journal lui semble « très con et égocentrique »⁶¹. Son quotidien, c'est la bataille incessante pour la position dans la société française. Si le roman commence par la recherche d'un unième travail temporaire, il finit par une unième visite de la préfecture pour demander la nationalité française. Ce mode itératif donne l'impression de la quotidienneté monotone qui est pourtant remplie d'un combat presque invisible non seulement pour survivre, mais aussi pour être à la fin accepté, reconnu. C'est la lutte continue pour ne plus vivre comme un invité :

« J'en ai marre d'être une étrangère. »⁶²

« Presque française. Il ne manque à la panoplie que ce stupide bout de papier bleu ciel plastifié et tamponné avec amour et bon goût, la fameuse french touch. Cette petite chose me donnerait droit à tout et me dispenserait de me lever à 3 heures du matin chaque trimestre pour aller faire la queue devant la préfecture, dans le froid, pour obtenir un énième renouvellement de séjour. »⁶³

La vieille génération – bizarrement reconnaissante et fatiguée

⁵⁹ (Guène 2006, 82)

⁶⁰ (Guène 2006, 133)

⁶¹ (Guène 2006, 83)

⁶² (Guène 2006, 47)

⁶³ (Guène 2006, 46)

Vivre comme un invité était probablement la façon de vie du père d’Ahlème et de sa génération. À un moment donné, elle fait connaissance avec deux hommes de même âge que son père, anciens amis à lui d’ailleurs, qui livrent leurs sentiments envers la France :

« Après avoir travaillé ici toute notre vie comme des chiens errants... Mon seul rêve était de retourner chez moi. »⁶⁴

L’Hexagone n’est pour eux qu’un pays d’accueil qui leur a proposé l’emploi. Ils y travaillaient en songeant à leurs patrie. Mais ils n’y voulaient jamais rester. Contrairement à leurs enfants qui sont de sentiment différent :

« Maintenant, ils sont grands, grâce à Dieu, mais ils ne veulent pas me suivre. Ils disent qu’ils sont français et que leur vie est ici. »⁶⁵

Ce décalage entre la génération des immigrés et leurs enfants est visible également sur l’exemple d’Ahlème :

« Ça m’a toujours étonnée cette drôle de gratitude que le Patron et d’autres messieurs de son âge ont pour leur pays d’accueil. »⁶⁶

« Il est révolu le temps où l’eau courante et l’électricité suffisaient à camoufler les injustices, ils sont loin maintenant les bidonvilles. »⁶⁷

La génération de ces « enfants » qui ont grandi en France et dont la première langue est devenue le français, ne partage pas la même perception de la France que leurs parents. Elle n’est plus pour eux une hôtesse, elle est désormais leur pays à eux, un pays dont les enfants ils se sentent. Et pour cette raison, ils n’hésitent pas à dénoncer l’injustice qui leur est faite, à réclamer le même droit qu’ont les autres citoyens français, ou bien à appeler ce pays un « état toxicomane »⁶⁸. Ils n’hésitent pas, parce qu’ils possèdent un fort sentiment d’appartenance.

Quant à Ahlème, elle fait aussi parti de cette génération mais, occupant au même moment une position pivot de sa famille, elle assume d’autant en quelque sorte le rôle de l’autorité. Car l’autorité de son père, comme il n’est même plus autosuffisant, n’existe presque plus :

⁶⁴ (Guène 2006, 126)

⁶⁵ (Guène 2006, 126)

⁶⁶ (Guène 2006, 66)

⁶⁷ (Guène 2006, 30)

⁶⁸ (Guène 2006, 57)

« Le Patron fait la sieste, moi, je rêve à une vie meilleure et les étudiants manifestent dans les rues de Paris. »⁶⁹

L'image du père qui dort, de la jeune femme qui rêve et des étudiants qui se rebellent contre la loi CPE, montre de nouveau une société bien découpée.

Cependant, il y a quand même un personnage dans la vie d'Ahlème qui débarasse cette-dernière du sentiment pesant de la responsabilité de tous, qui est à la fois son appui et sa guide, voire même la suppléante de la mère décédée. C'est le personnage de Tantie Mariatou, sa voisine à laquelle Ahlème aide avec les enfants. Tantie Mariatou lui sert d'un modèle par excellent :

« ...cette femme est ce que je voudrais devenir un jour. Elle est pour moi un modèle, à la fois de femme, de mère et d'épouse. »⁷⁰

Entre l'univers féminin et le monde des hommes

Quoique Ahlème adopte une attitude ferme envers son petit frère en lui remplaçant l'autorité maternelle, à ses 24 ans elle se sent toujours un peu perdue elle-même. Où se trouve sa place, son chez-elle ? En France ? Elle s'y sent importune. En Algérie ? Elle ne s'en souvient presque pas. Le contraste entre les deux états est illustré par plusieurs bipolarités – chaud contre froid, féminin contre masculin, lent contre vite. Ahlème décrit son enfance en Algérie comme un séjour dans un monde des femmes qui est pratiquement dépourvu d'en élément masculin :

« Je vivais parmi toutes ces femmes qui passaient leur vie à se cacher des hommes. »⁷¹

En revanche, elle expose la France comme un univers tout contraire :

« Je suis passé sans escale d'un univers exclusivement féminin au monde des hommes. »⁷²

L'Hexagone plus froid, plus rapide, plus hardi que son pays d'origine, Ahlème se sentit d'abord perdue, mais elle comprend vite le principe et assume les nouvelles valeurs jusqu'à devenir « presque française ».

⁶⁹ (Guène 2006, 66)

⁷⁰ (Guène 2006, 18)

⁷¹ (Guène 2006, 43)

⁷² (Guène 2006, 44)

« Quand je suis arrivée sur cette terre de froid et de mépris, j'étais une petite fille enthousiaste et polie, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je suis devenue une vraie teigne. »⁷³

Elle raconte son adolescence comme une période violente. Il fallait se bagarrer pour protéger sa sensibilité face au monde viril :

« J'étais dure et, en plus, je me battais comme un homme. »⁷⁴

Outre les bagarres, Ahlème s'est habillée exclusivement en garçon pour cacher son corps féminin et pour mieux convenir à cette identité masculine. Ce n'est que plus tard qu'elle redécouvre la fille en elle. Encore une fois, le mérite de cette réintroduction au monde féminin appartient à Tantie Mariatou :

« Elle m'a fait découvrir les magasins de filles, les chaussures à talons et le maquillage. »⁷⁵

Je suis qui je suis

Avant son retour en Algérie, Ahlème se sent perdue, déchirée entre deux pays : l'un qui lui paraît déjà assez éloigné, l'autre qui lui refuse et qu'elle méprise d'ailleurs.

« Je me sens paumée comme un oisillon qui ne sait plus où est le nid. »⁷⁶

Dès le début, on s'aperçoit des allusions aux conditions atmosphériques. Le climat froid de France est révélé à plusieurs reprises, pour la première fois tout au début de l'incipit. On ressent déjà une certaine hésitation qui concerne la vie en France :

« Je me dis que je ne vis pas un bon endroit, que ce climat-là n'est pas pour moi, parce que au fond, ce n'est qu'une question de climat, et ce matin, le froid ouf de France me paralyse. »⁷⁷

Néanmoins, si la protagoniste n'est pas complètement accueillie dans une société française, elle ne l'est ni en Algérie. Au moins non par le douanier avide du gain supplémentaire :

« Ces immigrés, quelle bande de radins ! Avec tout l'argent qu'ils gagnent en France... »⁷⁸

⁷³ (Guène 2006, 46)

⁷⁴ (Guène 2006, 45)

⁷⁵ (Guène 2006, 42)

⁷⁶ (Guène 2006, 142)

⁷⁷ (Guène 2006, 7)

⁷⁸ (Guène 2006, 140)

Car « la vie défile au ralenti »⁷⁹ au « bled », Ahlème profite du temps libre pour méditer sur elle-même, sur son passé et sur son présent :

*« Je passe mes journées à écouter les gens, à essayer de me souvenir de qui je suis. J'ai du mal à l'admettre, mais en réalité ma place n'est pas ici non plus. »*⁸⁰

Elle se rend compte que son identité est beaucoup plus complexe que la question de nationalité. À cause de ses racines, elle ne sera jamais comme les Franco-Français. Pourtant, elle veut revenir en France et se battre pour sa place :

*« ...je me suis assise sur la terre rouge, les paumes posées sur le sol, comme si je voulais qu'elle me donne la force, le courage pour repartir, et affronter la vie. »*⁸¹

Enfin elle fait confiance, comme toujours d'ailleurs, à sa chère Tantie Mariatou qui lui propose l'un de la longue série de proverbes sénégalais :

*« La planche de bois peut rester cent ans dans le fleuve, elle ne sera jamais un caïman. »*⁸²

4.3. Récapitulation

Dit violent est une histoire d'enfant blessé, emprisonné dans l'incompréhension, frustré de l'impuissance et du manque d'espoir, qui se transforme en jeune homme rempli de rage éclatant en actes violents. Le protagoniste est au fur et à mesure de moins en moins capable de contrôler ses émotions qui lui poussent à devenir tueur de masse. La violence est d'abord imprimée par le père violent, puis nourrie par l'absence d'espoir, et enfin consolidée par l'attitude rigide de la société.

Du rêve pour les oufs jette le lecteur dans un univers d'une jeune femme qui conformément à son âge cherche sa place dans le monde et hésite entre les deux cultures dont elle est née. Ici, contrairement au premier roman, l'espoir est présente, même si étouffée.

Malgré la différence apparente des deux romans, il est possible de les relier par plusieurs points communs. Premièrement, c'est l'enjeu des enfants abandonnés qui forment ensemble une génération qui s'oppose à la génération de leurs parents en manifestant leur rage. Cette rage, c'est la manière de sortir de leur isolement. Deuxièmement, l'intérêt aux autres qui

⁷⁹ (Guène 2006, 149)

⁸⁰ (Guène 2006, 145)

⁸¹ (Guène 2006, 151)

⁸² (Guène 2006, 142)

repousse l'occupation uniquement par soi-même fait place au sentiment commun qui débouche en l'identité partagée, le « nous ». Troisième élément important est le besoin d'espoir, de rêve, de tendresse. Voilà une autre manière de sortir du réel désespéré. Enfin, je voudrais souligner la fin ouverte qui est propre aux deux romans et qui souligne le statut inaccompli des sentiments qui sont en train de se produire et de se radicaliser de plus en plus.

5. Banlieue aux yeux de la littérature

5.1. L'espace des cités vu par les romans

Banlieue comme un village

Concentrons-nous d'abord sur la représentation de la banlieue en tant que l'espace urbain. Comment est-il décrit et comment est-il perçu ? Je reprends un parallèle bien senti qui compare les cités à un village, un environnement de la grande convivialité où tout le monde se connaît.⁸³ Il est évident que dans les HLM il est très difficile voire impossible de mener une vie anonyme. L'intimité est fréquemment perturbée, souvent à un grand déplaisir des personnes concernées. Ce « village » dispose de ses poètes, ses redoutables, ses passionnés, ses loques et même ses fous. Prenons un exemple de la « vieille gitane, celle que tout le monde croit folle »⁸⁴. Tous ces personnages sont examinés au microscope par les commères locales (parmi lesquelles par exemple une amie d'Ahlème, Linda).

Il faut noter aussi que la plupart des histoires, au moins dans les deux romans analysés, se déroule en dehors des appartements. Les personnages ne sont pas attachés à leurs logements. Ceux-ci, représentant une intimité suprême, ne sont utilisés que rarement pour retrouver son calme :

« ...je suis allée m'enfermer dans ma chambre pour écouter à fond le disque de Diam's... »⁸⁵

Par conséquent, la rue assume un rôle primordial. Étant endroit des rencontres, lieu où se déroule la vie de beaucoup de gens, elle devient salon ouvert pour des maints habitants.

« Quand on ne sait pas où aller, on se rend sur ce terrain parce qu'il y a toujours quelqu'un là-bas, c'est la base arrière du quartier. »⁸⁶

⁸³ Je m'inspire de l'idée de El Diablo dans un film documentaire de Keira Maameri, *Nos Plumes* (2016).

⁸⁴ (Guène 2006, 19)

⁸⁵ (Guène 2006, 51)

⁸⁶ (Razane 2006, 120)

« Comme il ne sait jamais où se mettre à la casbah et qu'il ne supporte pas de rester immobile sur son lit, il passe son temps dans la rue, c'est devenu sa vraie maison. »⁸⁷

Non seulement la rue, mais aussi les cafés, les bars (comme dans *Du roman pour les oufs*) ou les espaces verts se transforment en lieux familiers, à titre d'exemple le « terrain vague » dans *Dit Violent* :

« ...le terrain vague, le terrain de toutes les aventures, le dernier repli de la tranquillité dans cette cité où le moindre mouvement est scruté de derrière les fenêtres... »⁸⁸

Familiarité de la banlieue : abri pour les uns, prison pour les autres

Passons maintenant de la description de la banlieue en tant qu'espace urbain aux sentiments provoqués par cet environnement, qui sont bien divers et, naturellement, très subjectifs, pour découvrir la perception de la banlieue. Bien que ce sujet dépasse un peu la direction de ce chapitre, qui vise à se focaliser sur les espaces urbains somme tels, et qu'il soit encore discuté par la suite, prenons maintenant un exemple qui touche à la fois l'espace concret de l'habitat et les impressions qu'il suscite, à savoir les caves. Ceux-ci passent soit pour des lieux rassurants, soit pour des zones dangereuses, ou encore certains en profitent comme d'un source d'amusement.

Pour Mehdi de *Dit Violent*, le premier cas est valable :

« C'est un lieu rassurant, il y a toujours quelqu'un. C'est là que s'est constitué le clan, une horde formée de tous les jeunes du quartier qui traînent avec eux une amertume, une haine, mais aussi une folle envie d'exister. »⁸⁹

Au contraire, pour Aïcha, sœur de Zacarias, le cave est tout le contraire du lieu rassurant. Un jour, elle y descendait les ordures quand une meute des garçon l'ont surprise et l'ont soumise à un viol collectif :

« Je hais les caves. »⁹⁰

Pour d'autres, les caves peuvent proposer une certaine intimité qui peut être néanmoins interrompu par un venant inattendu. Enfin, le bas de tour offert à ce dernier un amusement :

⁸⁷ (Razane 2006, 86)

⁸⁸ (Razane 2006, 113)

⁸⁹ (Razane 2006, 79)

⁹⁰ (Razane 2006, 95)

« La cave s'était transformée en salle de projection cinéma-trash-blondasse. »⁹¹

Ces trois exemples comparés montrent à quel point la perception d'un lieu est subjectif. Le bas de tour n'est qu'un décor animé par la description des gens. Néanmoins ils montrent aussi la différence entre l'ensemble et l'individu face à la banlieue. Puisque Mehdi y retrouve ses camarades, il s'y sent apaisé. Alors que Aïcha, elle est seule contre l'espace pénétré de souffrance et de violence, et cet espace l'épouvante.

5.2. Le « nous » : identité banlieusarde entre la volonté et nécessité

Passons maintenant à un autre point de vue sur la banlieue. Concentrons-nous sur le rôle qu'elle assume dans la vie de ses habitants. Car la banlieue est un territoire d'ambiance spéciale et cette singularité crée ce qu'on pourrait appeler une identité banlieusarde.

Identification avec ce terrain est très forte, d'autant plus qu'elle émerge du combat entre « nous » et « eux ». Pour démontrer cette opposition je donne ci-dessous quelques exemples, pour ne citer qu'eux :

*« Ceux d'en haut, les bourges, c'est les lions et **nous**, ici, **on** est des hyènes »⁹²*

*« des flics **nous** gèrent comme si **nous** étions des animaux »⁹³*

*« ceux qui me rassemblent ; **on** s'acharne à rester debout dans une société qui **nous** flingue »⁹⁴*

Les citations marquent bien le « pacte » entre ceux qui se sentent humiliés ou marginalisés par « ceux d'en haut », l'ordre social ou encore la société en générale. L'identification d'un même ennemi renforce sans doute le sentiment d'appartenance à la communauté. Il faut souligner ici, avant de rappeler cette remarque plus tard, que cette communauté n'est ni ethnique ni religieuse. La notion de « nous » renvoie à l'ensemble des gens qui subissent le sentiment d'inégalité et d'exclusion. Par ailleurs, dans tous les deux romans analysés, on voit les protagonistes qui s'identifient aux autres ou au moins ils ressentent une profonde solidarité avec eux. Cette solidarité est bien visible sur la décision de Mehdi de donner le témoignage de son histoire qui en même temps n'appartient pas entièrement à lui-même :

⁹¹ (Guène 2006, 31)

⁹² (Guène 2006, 98)

⁹³ (Guène 2006, 47)

⁹⁴ (Razane 2006, 15)

« Ce pays n'a pas pris la mesure des souffrances de sa jeunesse périphérique... Et pour véritablement comprendre tout cela, il suffit que je vous livre ma propre histoire puisqu'elle est, à n'en point douter, celle de beaucoup de ces jeunes qui pètent les plombs, qui, à dix-huit ans, se savent déjà perdus, sans avenir, ... »⁹⁵

On retrouve la même solidarité, qui s'oppose d'ailleurs à l'égotisme et l'individualisme, chez Ahlème. Voilà pour évoquer de nouveau sa décision de ne pas tenir le journal :

« Je n'ai jamais tenu le journal parce que je trouvais ça très con et égocentrique. »⁹⁶

Quand Foued parle des « grands » du bas de l'immeuble, qui lui procurent le boulot en noir et l'argent « vite et facile », il va même plus loin et désigne ceux-ci de la « famille » :

« C'est la famille, c'est le ghetto. »⁹⁷

Néanmoins, comme cette identification et solidarité sont toujours relevées par opposition à « l'ennemi », on peut se demander dans quelle mesure cette déclaration est-elle volontaire ou involontaire. Le fait est que dans la France contemporaine, le lieu d'habitat prend la fonction du passeport interne – et une mauvaise adresse reprend même la fonction de ce tristement célèbre passeport jaune dans *Les Misérables*.

La musique et le film : ceux qui dictent les codes

Pour compléter le sujet abordé de l'identité singulière de la banlieue, je veux toucher la question culturelle qui en fait une grande partie. L'utilisation d'un nouveau langage, le français contemporain des cités (FCC), est bien connu et associée aux « romans de banlieue ». En effet, ce renouvellement langagier assaisonne le récit et ancre le lecteur dans le réel. Or, dans les paragraphes suivants je voudrais surtout relever le rôle fondamental de la musique et du film.

Les références aux films surtout américains sont nombreuses. Notamment dans *Dit Violent*, les protagonistes à l'instar de Maximus dans *Gladiator* ou Tony Montana dans *Scarface*, hommes puissants et intrépides, sont des idoles pour Mehdi :

*« Putain, j'ai envie de me retourner et, tel Maximus dans *Gladiator*, de balancer mon texte freestyle pour forcer encore plus l'admiration... »⁹⁸*

⁹⁵ (Razane 2006, 17)

⁹⁶ (Guène 2006, 83)

⁹⁷ (Guène 2006, 97)

⁹⁸ (Razane 2006, 107)

Le film Scarface en particulier est un motif qui se répète perpétuellement. C'est une histoire d'un homme insignifiant qui veut devenir puissant et comme il est sans scrupule, il va y arriver. Dans la tête de Mehdi, quand il pense à percer cette impuissance qui l'englobe, le personnage de Tony Montana apparaît :

« ...je suis venu te dire que je m'en vais te déchirer la tronche, et tes larmes n'y pourront rien changer ; Scarface jamais ne regarde en arrière, il avance et fait ce qu'il a décidé de faire... »⁹⁹

Dans la citation ci-dessus on reconnaît également les paroles légèrement modifiées du chanson *Je suis venu te dire* de Serge Gainsbourg. Effectivement, la musique pénètre les deux récits. Les protagonistes sont ancrés dans les paroles de leurs chansons préférés et il reprennent ces paroles pour exprimer leurs propres sentiments. Ce phénomène est dominant dans *Dit Violent* où Suprême NTM et le morceau *Paris sous les bombes* prédomine, mais on retrouve de même quelques exemples dans *Du rêve pour les oufs*. L'extrait suivant viens après la dispute entre Ahlème et son petit frère qui s'est livré au travail dissimulé :

« Il me vient alors en tête une chanson du groupe IAM que j'écoutais en boucle il y a presque dix ans : Petit frère a déserté les terrains de jeux, il marche à peine et veut des botte de sept lieus. Petit frère veut grandir trop vite, mail il a oublié que rien ne sert de courir, Petit Frère... »¹⁰⁰

En outre, ce ne sont pas uniquement les paroles qui animent les discours des protagonistes. Mehdi parfois incorpore même le rythme du rap et le lecteur a l'impression qu'il est en train de faire son « impro » :

« Les mots, il faut que je les balance comme je balance mes poings et mes jambes sur le ring. Pas de cinéma, pas de bla-bla qui te bouffe ton jus, du punch bien lourd et qui sonne, du vrai de vrai, de l'authentique, une bonne dose d'instinct et quelques larmes de raison. Des mots qui suintent les nerfs, ceux qui sont gravés sous forme de deux rides entre mes sourcils, ceux qui me rongent le corps au point d'en péter les plombs. Pas de détours, ni de contours, cracher le morceau pas digéré et qui m'étouffe. Une envie urgente de me vider, comme lorsqu'on a super envie de pisser. »¹⁰¹

Les phrases courtes, syntaxe simple, les débuts des phrases qui se répètent, voire même les rimes, tous cela donne un tout qui ressemble au rythme de la musique rap. J'ajoute encore un extrait qui est d'autant plus convaincant :

⁹⁹ (Razane 2006, 163)

¹⁰⁰ (Guène 2006, 100)

¹⁰¹ (Razane 2006, 11)

« Qu'est-ce qui t'arrive putain, Mehdi, contrôle ces larmes, t'es pas une gonzesse merde !... Freestyle Mehdi, vas-y tape le peurra impro, c'est ça ouais, balance le son, monte les basses, voilà, je me place, ma kalach en place, nik la poufiasse, et terrasse la tasse (pée), laisse laisse, ma kalach va trouver la carcasse de ces faces de tarbas, face à face je tire dans le tas, pas de blabla, c'est la chasse aux tarbas... »¹⁰²

Les références aux films et aux groupes musicaux qui existent en réalité contribuent à fixer les romans dans le réel. De plus, les personnages des films mythiques assumes en apparence le rôle des autorités absentes ou faibles. Des autorités qui néanmoins expriment ceux que les jeunes savent déjà, qui répètent ceux qu'ils veulent entendre et qui, au lieu de cultiver la stratégie moins destructive pour percer le « brouillard » dans lequel les jeunes se retrouvent, renforcent en eux les impulsions agressives. Quant à la musique, elle paraît comme une poésie qui décrit la vie des protagonistes, qui leur emprunte les mots pour exprimer leurs sensations, qui fait un écho de ce qu'ils éprouvent, qui stimule leurs pensées et enfin qui émaille le récit par ses paroles et son rythme.

5.3. Sentiment d'infériorité

La France mineure en oubli qui s'oppose au reste de la France

Continuons pour développer le sujet déjà abordé précédemment, à savoir le « nous » ou l'identité banlieusarde. J'ai déjà évoqué que celle-ci est renforcée par le sentiment de solidarité entre ceux qui se sentent humiliés. J'ai également noté que l'ensemble des gens qui forment le « nous » n'est construit ni selon les codes ethniques ni religieux. Par contre ils se désignent en tant qu'une partie misérable, et pour cette raison cachée, de la France :

« On cherche à reléguer la misère loin de Paris, dans la lointaine banlieue en vérité. On ne veut plus la voir. »¹⁰³

Le ressentiment de l'humiliation et de soumission est transmis sous silence entre les générations :

« J'ai touché les mains de ma mère et elles m'ont raconté le parcours de sa pénible vie, de sa douloureuse histoire pleine de soucis et de servitude... »¹⁰⁴

La construction du « nous » est encouragée par l'ennemi commun. Lapeyronnie remarque sur ce sujet : « Si les “jeunes de banlieue” ne constituent pas une catégorie sociale ou culturelle, ils

¹⁰² (Razane 2006, 163)

¹⁰³ (Razane 2006, 77)

¹⁰⁴ (Razane 2006, 92)

partagent largement le sentiment de subir un “traitement” commun... »¹⁰⁵ La police, qui se penche pour la répression et la suspicion sans motif, subissent non seulement les jeunes des quartiers au même traitement :

*« ...l'ordre public qui fait de nous des coupables potentiels. »*¹⁰⁶

*« Je m'adresse à un keuf gras et pervers qui regarde ma poitrine comme si c'étaient mes yeux. »*¹⁰⁷

En ce qui concerne les « agents sociaux » qui devraient être la « main prolongée » de l'État, c'est-à-dire jouer le rôle d'intermédiaire entre ce-dernier et les gens dans la banlieue, les récits les montrent à une mauvaise lumière et souligne ainsi l'échec de la politique de la ville.

*« Les écoles de nos quartiers sont en ZEP, zones d'éducation prioritaire. On est prioritaire sur quoi et sur qui?... personne ne me fera croire que les gamins de nos zones ont la même qualité d'enseignement public que des gamins des quartiers favorisés. »*¹⁰⁸

En outre, le sentiment d'infériorité est présent même là où tous devraient être impérativement égaux – à savoir devant la justice. Néanmoins, la puissance de l'argent semble présente même là-bas :

*« Les avocats ne sont que des commerçants et l'équité est un service qui ne rapporte pas. »*¹⁰⁹

Enfin, au ressentiment d'infériorité s'ajoute celui de supériorité de ceux qui prêtent une main secourable, ou au moins ils en sont persuadés :

*« J'étais invité à suivre des séances chez un trifouilleur de l'inconscient... J'avais plus envie de le claquer que de lui parler, il était là à toujours attendre que je lui ouvre les portes de mon histoire, mais je n'avais rien à lui dire. Aucune envie de parler de ma vie à un mec qui me lorgne avec un air de premier de la classe... »*¹¹⁰

En réalité, ils ne sortent pas, au moins aux yeux de Mehdi, de leur sentiment de supériorité et ne sont donc pas susceptibles d'aider à qui que ce soit. Ces gens qui se sentent comme/ou qui donnent l'impression des bienfaiteurs, se chargent inconsciemment eux-aussi de la supériorité

¹⁰⁵ (Lapeyronnie 2006)

¹⁰⁶ (Razane 2006, 78)

¹⁰⁷ (Guène 2006, 68)

¹⁰⁸ (Razane 2006, 74)

¹⁰⁹ (Razane 2006, 109)

¹¹⁰ (Razane 2006, 28)

et pour cette raison, ils n'ont pas respect chez les gens auxquels ils proposent de l'aide. Et en conséquence, ils sont même cibles de la moquerie :

« D'abord je n'ai pas de leçons à recevoir de qui que ce soit. Et puis, j'ai détesté l'approche de cette pauvre femme à la chemise trop bien repassée. Elle était pleine de bons sentiments et d'expressions toutes faites qu'on trouve dans les livres, du genre : « travailler en banlieue », « changer le monde » ou encore « s'épanouir parmi les pauvres ». »¹¹¹

Les cités comme les jardins zoologiques

Continuons encore à développer ce sujet de l'infériorité et la supériorité en se concentrant maintenant plus sur le vocabulaire. Plus précisément le vocabulaire du règne animal qui est très présent dans tous les deux romans étudiés. Rappelons-nous le parallèle proposé par Mehdi pour esquisser le sentiment d'enferment tant intérieur qu'extérieur. Il met en relation ce sentiment avec la folie du lion clos dans la cage :

« Je suis comme un lion qu'on enferme dans une cage... »¹¹²

Foued en revanche décrit les habitants de la banlieue à l'instar des hyènes dépendant du roi de la jungle :

« ...c'est la jungle ! ... Ceux d'en haut, les bourges, c'est les lions et nous, ici, on est des hyènes, on n'a que les restes... »¹¹³

En même temps, on sent une différence entre détermination donnée par ceux qui observe la banlieue du dehors et l'autodésignation de ceux qui la vivent. Comparons l'exemple du mot « jungle » utilisé précédemment avec le suivant :

*« Ils racontent à leur entourage qu'ils bossent dans une banlieue chaude au milieu d'un **jungle** de cas sociaux, ... »¹¹⁴*

Le vocabulaire animal est utilisé pour expliquer les règles de la rue :

« Les codes entre les gamins ont changé aujourd'hui, c'est comme dans le règne animal ; si tu veux être respecté, tu te dois d'être violent... »¹¹⁵

Pour démontrer les relations avec la police, Ahlème utilise le rapport entre la bête et l'humain qui renvoi à la supériorité avec laquelle la police traite les habitants de la banlieue :

¹¹¹ (Guène 2006, 53)

¹¹² (Razane 2006, 19)

¹¹³ (Guène 2006, 98)

¹¹⁴ (Razane 2006, 78)

¹¹⁵ (Razane 2006, 76)

« En général, des flics nous gèrent comme si nous étions des animaux. »¹¹⁶

Pour aller encore plus loin, Mehdi décrit le BAC, les policiers d'intervention, comme les dompteurs de bêtes féroces :

« ...la brigade anticriminalité, des mecs carburant à la musculation et cachant leur peur derrière des regards de bêtes féroces. Ils racontent à leur entourage qu'ils bossent dans une banlieue chaude au milieu d'un jungle de cas sociaux, qu'ils sont les derniers représentants des lois de la République dans le no man's land du neuf trois, le 93, et qu'ils sont seuls à approcher de si près les fauves affamés, des super-héros, quoi ! »¹¹⁷

La manque du respect et le traitement supérieur se tournent ici à un lorgnement :

« La vérité c'est qu'en boxe thaï... la misère est sur le ring pour amuser le peuple et lui permettre de déverser son agressivité accumulée au rythme de ses frustrations. On n'est pas bien loin franchement de l'époque des arènes de Rome... A quand le Spartacus des temps modernes ? »¹¹⁸

Tout d'un coup, la banlieue se transforme à l'arène de l'époque romain. Les gladiateurs poursuivent le combat à outrance alors que les spectateurs s'amuse. Mais c'est un amusement pervers, voyeurisme, envie de voir le sang d'autrui. Ce motif du voyeurisme et repris encore une fois à la situation de la bagarre dans la rue :

« Quoi, c'est trop violent ? Désolé mesdames et messieurs, c'est du live, c'est de l'imprévu, par conséquent nulle mention susceptible de heurter la sensibilité du jeune public... Ah, vous kiffez grave en vérité ! »¹¹⁹

« ...tous ces gens qui le regardent comme s'ils étaient devant un écran de cinéma. »¹²⁰

Le public, sous-entendu la société, qui se déclare non-violent a en vérité envie de voir cette violence qu'il aime bien. Cette fausseté, cette hypocrisie provoquent une haine profonde chez Mehdi :

« ... je nourris une haine froide et irréconciliable pour cette société qui occulte ma souffrance et pour cette vie qui ne veut pas de moi. Aussi, refroidir ces bonnes femmes en recherche de nouvelles sensations parce qu'elles sont

¹¹⁶ (Guène 2006, 47)

¹¹⁷ (Razane 2006, 78)

¹¹⁸ (Razane 2006, 32)

¹¹⁹ (Razane 2006, 132)

¹²⁰ (Razane 2006, 133)

lasses d'un quotidien ordinaire, tandis que je n'y ai même pas accès à cette vie ordinaire, serait une sorte de revanche...¹²¹

5.4. Emancipation de la banlieue : révolte ou lutte pour la reconnaissance ?

La banlieue, cet espace mythique accablé de tout un tas d'interprétations diverses, est en train de s'émanciper. Elle s'émancipe en se décrivant elle-même, en donnant aux mots les nouveaux sens. Elle met en cause les préjugés pour proposer des faits replacés dans leur contexte.

« ...elle [l'histoire de Mehdi] est plus authentique que les discours de ces sociologues et observateurs qui nous serinent des théories imbuables sur les jeunes, la violence et la banlieue alors qu'ils n'ont jamais mis les pieds dans nos quartiers ; il est temps que la banlieue se raconte par ceux qui la vivent, sans attendre que d'autres la fantasment. »¹²²

La banlieue, à savoir la condition sociale qu'elle représente, elle actualise son portrait traditionnel en remplaçant la supposition par la vérité de ceux qui la vivent. Cette vérité, c'est la complexité. Cela veut dire qu'elle est rarement linéaire, s'orientant directement de la cause vers la conséquence. Au contraire, elle est plutôt embrouillée.

La banlieue s'exprime notamment par la voix de Mehdi. Ce dernier se dit l'un des nombreux et s'autoproclame ainsi la porte-parole de cette masse qui lui probablement rassemble. C'est sa voix notamment qui s'emballe dans la première personne du pluriel et qui déclare les injustice, les inégalités, les rancœurs et les revendications.

« ...comme disent les journalistes, la guerre du monde libre contre les terroristes obscurs, diaboliques, barbares et barbus ; on nous prend vraiment pour des cons ! Je ne le vois pas cette guerre... Mais la vraie guerre, celle qui a un sens pour moi, c'est celle qu'on mène depuis belle lurette, moi et ceux qui me rassemblent ; on s'acharne à rester debout dans une société qui nous flingue ! »¹²³

Ahlème ne s'est jamais proclamée la représentante d'un certain groupe des gens. Au contraire, parfois il semble qu'elle va au contre-courant. Pourtant elle reste bien ancré dans le réel périphérique et complète ainsi l'image banlieusarde d'une manière inverse – c'est-à-dire au moyen des remarques bien trouvées. Ainsi elle nous propose par exemple la différence subtile

¹²¹ (Razane 2006, 49)

¹²² (Razane 2006, 17)

¹²³ (Razane 2006, 15)

entre la lutte pour être reconnu et la révolte. Quand elle parle des émeutes en 2005, elle choisit des mots indulgents :

« Mais qu'est-ce que nos trois carcasses de caisses calcinées peuvent changer quand une armée de forcenés cherchent à nous faire taire ? »¹²⁴

La relation entre les émeutes réduites en « trois carcasses de caisses calcinées » et « une armée de forcenés » est assez inégale. Sous-entendu : la répression est exagérée. Indirectement, Ahlème propose une comparaison entre les émeutes et une vraie révolte, même si cette dernière se produit au niveau plus bas, entre deux personnes ou bien entre deux générations. Il s'agit d'une situation dans laquelle Ahlème demande obéissance à son frère, mais ce dernier, supporté par ses amis, essaye de refuser :

« En même temps, les sales mômes voulaient prendre le pouvoir. J'ai été victime d'un coup d'état, il fallait être ferme. »¹²⁵

« Il fallait être ferme », sinon on risquerait la perte de l'autorité. Voilà la situation est bien différente. Les forces sont presque équilibrées et la révolte est une vraie menace ici.

Outre la lutte visible, on mène également une bataille plus subtile. Celle-ci vise à libérer l'identité banlieusarde qui ghettoïse les titulaires par une force du verbe. Autrement dit, remplacer la primauté de l'appartenance à la banlieue par souligner l'appartenance à un plus grand ensemble, dans ce cas-là l'appartenance à la France :

« Putain, il y a belle lurette que nous ne sommes plus des issus de mais des sortis de l'immigration, on est français, point barre. »¹²⁶

L'envie de vivre poussent ceux qui sont en colère à mener une guerre au nom de la reconnaissance.

« ...si des jeunes de nos quartiers vont se faire exploser au milieu des foules en Afghanistan, en Irak ou ailleurs, c'est que le Jihad leur donne ce que cette société leur refuse, une existence ! »

« Aussi on s'en tamponne d'être compris, ce qu'on exige c'est le respect dans toute sa signification. »¹²⁷

¹²⁴ (Guène 2006, 30)

¹²⁵ (Guène 2006, 33)

¹²⁶ (Razane 2006, 136)

¹²⁷ (Razane 2006, 137)

5.5. De la particularité à l'universalité

La particularité de la banlieue en tant que milieu urbain et social est évidente. À partir de la grande diversité ethnique et culturelle de ses habitants qui se reflète d'ailleurs dans le langage encore assaisonné et renouvelé par les procédés argotiques et verlanesques, à travers les grands ensembles, jusqu'à la solidarité renforcée par le sentiment d'infériorité envers le reste de la France. Néanmoins, cette particularité est bien équilibrée par l'aspiration à l'universalité. L'universalité permet de sortir du lieu qui est familier et rassurant, mais aussi découpé du reste du monde. Elle facilite la fuite de l'isolement intérieur vers la liberté.

J'ai déjà mentionné la volonté des personnages d'appartenir à un plus grand ensemble, à savoir la société française. Même s'ils sont bien ancrés dans l'espace urbain très particulier, ils ne veulent pas y rester enfermés. Aussi l'orientation vers les autres, la solidarité avec autrui indiquent la tendance de se livrer au monde au lieu de se renfermer dans sa coquille. Et enfin, l'absence des autorités et la substitution par la culture audio-visuelle pourrait être également conçu comme le phénomène global.

Ce qui se passe dans la banlieue se passe ailleurs aussi. Sauf que les médias n'en informent pas, elles ne sont pas objectives. La souffrance omniprésente n'est pas propre uniquement à la banlieue – sur l'exemple de Marie, qui est issue d'un milieu tout différent à celui de Mehdi et qui est pourtant devenue âme sœur.

« On se croit seul à souffrir alors que tout autour les gens souffrent aussi, ils souffrent dans le silence, ils souffrent sans le montrer, ils souffrent mais s'accrochent à la vie, le sourire et la gaieté en apparence. J'aimerais bien que le sourire vienne se figer sur ma tronche, mais j'y n'arrive pas... »¹²⁸

Un autre exemple de l'universalité des sentiments qui rapproche les êtres humains est visible sur la reconnaissance de Mehdi en Van Gogh après qu'il a vu son autoportrait :

« C'est dingue ce que je comprenais ce mec, presque d'instinct je l'avais compris, et je suis sûr qu'il m'aurait compris aussi, d'instinct. »¹²⁹

En effet, les deux romans sont fondés sur les émotions très universelles et donc facilement transmissibles ; la souffrance et l'incompréhension bornées par l'impuissance qui mènent jusqu'à la frustration voire dérèglement mental. Puis il existe plusieurs moyens pour sortir de cette impuissance, de l'isolement intérieur ; le rage, la violence, l'agressivité, ou bien l'amour,

¹²⁸ (Razane, 2006, p. 55)

¹²⁹ (Razane, 2006, p. 143)

l'espoir, le rêve. Toutes ces émotions sont présentes et permettent ainsi de rapprocher les univers opposés, de relier le particulier au réel.

6. Conclusion

Les romans donnent au lecteur image de la banlieue en tant qu'espace d'une grande convivialité, espace pénétré du rap et de l'immense créativité linguistique, espace découpé du monde qui l'entoure. Cet isolement permet de créer un milieu très particulier et très vivant, mais en même temps, il renferme les habitants dans la réalité difficile sans leur offrir la possibilité d'en sortir. Mais qu'est-ce qui leur empêche de fuir s'il n'y a pas de muraille ? Qu'est-ce qui est à l'origine de cet isolement ?

Il y a la conscience de ne pas être accepté par le monde autour. Il y a un espèce d'isolement intérieur qui se reflète dans l'espace urbain. Ainsi, les grands-ensembles, les TER, l'éloignement du centre, tous ces attributs qui caractérisent la banlieue ne sont qu'un décor. Ceux qui appartiennent à la banlieue se sentent en périphérie par rapport à l'ordre social qui les omet et ils transmettent cette vision du monde à l'espace qui les entoure. Ainsi, la banlieue devient le prison sans clôture, ou plutôt avec une clôture invisible formée par la désespoir. L'envie d'exister au-delà de cet enclos, de percer ce brouillard omniprésent, s'exprime par les moyens différents. C'est d'abord le rêve qui permet à échapper à la réalité ou l'envie d'amour qui est présente dans tous les deux romans. La souffrance accumulée peut néanmoins exploser d'une manière plus violente, ce qui est le cas de Mehdi. Par la suite, les médias (ou l'État) ne reprennent que cette manifestation désespérée de l'impuissance, cette expression d'envie d'exister. L'interprétation qui est proposée de l'extérieur ne correspond pas à la réalité, parce qu'elle ignore la complexité du problème. De même est-il pour les émeutes qui n'expriment que l'envie d'être reconnu.

La banlieue procure à ses occupants un fort sentiment d'appartenance. Néanmoins, cette identité banlieusarde est plutôt née de la nécessité que de la volonté. La nécessité pousse à se regrouper en un ensemble car c'est dans le groupe qu'on se sent plus fort. Ce groupe se caractérise par le sentiment d'infériorité et d'humiliation. Appartenance à la banlieue est déterminée principalement par la solidarité entre ceux qui subissent le même traitement. Le « nous » s'oppose au « eux ».

Néanmoins, si on descend au niveau plus profond, on s'aperçoit que la dichotomie entre « nous » et « eux », entre deux particularités, s'efface. Ce fond, qui réunit les deux contraires,

c'est l'universalité. Au moyen des émotions qui sont les mêmes pour tous – l'amour, la haine, la souffrance, la rage – les romans tendent à réunir les deux polarités exacerbées. L'universalité qui s'adresse à chaque individu, peu importe la race ou l'origine sociale, elle rend cette littérature accessible à tous. C'est ce qui fait d'elle une littérature populaire.

Sources

Jacques Donzelot, 2006, *Quand la ville se défait. Quelle politique face à la crise des banlieues ?*, Paris, Seuil

Alec G. Hargreaves, 1997, *Voices from the North African Community in France : Immigration and identity in beur fiction*, New York-Oxford, Berg

Ilaria Vitali, 2012, *Intrangers I. Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur.*, Paris, Harmattan

Collectif « Qui fait la France ? », 2007, *Chronique d'une société annoncée*, Paris, Stock

Serena Cello, 2011, *Au-delà du roman beur : la littérature de banlieue*, I Quaderni di Palazzo Serra, vol. 21, , Dipartimento di Scienze della Comunicazione Linguistica e Culturale DI.S.C.LI.C, Università degli Studi di Genova

Alec G. Hargreaves, 2014, *De la littérature « beur » à la littérature de banlieue : des écrivains en quête de reconnaissance*, *Africultures*, vol. 97, no. 1, 2014, p. 144-149.

Didier Lapeyronnie, 2006, *Révolte primitive dans les banlieues françaises. Essai sur les émeutes de l'automne 2005*, *Déviance et Société* ; Vol. 30, No 4, p. 431-

Laurent Bonelli, 2005, *Les raisons d'une colère*, *Le Monde Diplomatique*, janvier 2006, <https://www.monde-diplomatique.fr/13140>

Ilaria Vitali, 2010, « “À l'avant-garde du réel” entretien avec Mohamed Razane et Karim Amellal du collectif *Qui fait la France ?* », *Francofonia*, n°59, p. 121-130

Keira Maameri, *Nos Plumes*, [forme numérique], 2016 (film documentaire)

Romans

Mohamed Razane, 2006, *Dit violent*, Paris, Gallimard

Faïza Guène, 2006, *Du rêve pour les oufs*, Paris, Hachette